

Je suis née d'un coup de pioche dans la terre humide de Tohwitat el Nahr.

En 1920, Massaad Chidiac a planté mes fondations comme on plante un arbre, avec l'idée qu'il donnera de l'ombre longtemps après la main qui l'a mis en terre. Le monde sortait d'une guerre et pourtant il bâtissait. Chaque pierre qu'il posait portait une volonté simple et ferme : rester. Je n'étais pas une maison riche. Je n'étais pas grande. Mais j'étais droite. J'ai vu le village respirer lentement autour de moi. La rivière coulait sans témoin. Les saisons passaient sans hâte. Mes murs absorbaient les étés brûlants et les hivers humides. J'étais neuve et silencieuse.

Farid et Roma sont venus plus tard. Ils n'ont pas construit mes murs, mais ils m'ont donné un cœur. Farid marchait dans mon couloir avec une détermination tranquille. Il portait en lui l'héritage de son père. Roma, elle, a transformé ma cuisine en centre du monde : les odeurs de sfouf et de nammoura m'enivraient. Sous ses gestes calmes, une chaleur naissait en moi, une chaleur que la pierre seule ne peut offrir.

Avec eux, je suis devenue foyer.

J'ai connu la pauvreté. Je l'ai connue sans détourner le regard. Les pièces comptées sur la table. Les factures posées avec précaution. Les vêtements soigneusement réparés. Les hivers où le froid passait par mes fenêtres et où l'on rapprochait les chaises pour partager la chaleur. Rien n'était abondant, mais rien n'était amer. Il y avait une dignité silencieuse dans ces murs. Une manière de tenir sans se plaindre.

Puis la guerre a traversé le pays et a frappé jusqu'à mes vitres.

Je me souviens du tremblement de mes fenêtres sous les bombardements. Des coupures d'électricité. Des bougies allumées dans l'obscurité. On parlait bas. On écoutait les nouvelles avec inquiétude. J'absorbais la peur comme je pouvais. Mes murs devenaient refuge. Je retenais les échos du dehors pour que l'intérieur demeure respirable.

Georges, Johnny et Jack ont grandi en moi pendant ces années d'instabilité. Leurs pas d'enfants faisaient vibrer mon sol. Ils jouaient malgré le bruit du monde. Ils riaient même lorsque l'inquiétude traversait les regards des adultes. Je les ai vus devenir des hommes, se tenir plus droits que les murs fissurés par le temps. Je n'étais pas luxueuse, mais j'étais pleine.

Les années ont passé. Les voix ont changé de tonalité. Les pas se sont faits plus lourds. Puis un jour, d'autres enfants ont franchi mon seuil. Toi. Ta sœur. Ton cousin.

Vous êtes entrés dans mon histoire. Vous ne connaissiez la guerre que par fragments, par récits. Mais mes murs, eux, la portaient encore. Tu as appris à marcher en t'appuyant à moi. Ta main s'est agrippée à mes angles. Tes chutes ont frappé mon carrelage. Tes rires ont rebondi dans mon salon.

Vous couriez d'une pièce à l'autre sans savoir que vos pas réactivaient un siècle de mémoire. Vous jouiez là où Farid avait marché. Vous riez là où Roma avait prié. Vous transformiez mes cicatrices en terrain d'enfance.

Je suis faite de superpositions.

Je porte la trace de Massaad et de son geste fondateur. Je porte la patience de Farid. La douceur ferme de Roma. L'énergie de Georges, Johnny et Jack. Et vos voix d'enfants qui traversaient mes pièces comme un vent léger.

Dehors, le jasmin s'est accroché à ma façade il y a plus de trente ans. Il a fleuri pendant la pauvreté. Il a respiré la poussière de la guerre. Il a vu les deuils. Il a vu les retours. Il fleurit encore aujourd'hui, malgré l'abandon. Son parfum s'infiltré à travers mes fissures comme une mémoire vivante. Il est la preuve qu'on peut traverser le temps sans renoncer à éclore.

Puis les silences se sont installés. Farid s'est tu. Roma aussi. Leurs pas ont cessé de parcourir mon couloir. On m'a fermée. La poussière s'est déposée sur mes sols. On dit que je suis désertée. Mais je ne suis pas vide. Je suis dense.

Chaque pièce contient des couches d'années. Chaque mur retient des paroles répétées mille fois. J'ai abrité les pires instants sans céder à la honte. J'ai contenu la guerre sans m'effondrer. J'ai protégé des enfances malgré la fragilité du monde.

On parle maintenant de me détruire. On évoque la modernité, les immeubles plus hauts, les façades lisses. On me regarde comme un vestige. Comme un obstacle au progrès.

Ils ne voient pas que je mesure autrement.

Je mesure en générations.

Je mesure en résistances.

Je mesure en liens invisibles.

Chaque fois que tu passes devant moi, même sans t'arrêter, je sens ton regard se poser sur mes murs. Tu ralentis à peine, mais je sais que tu me reconnais. Je sais aussi que, lorsque tu traverses la rue avec d'autres, tu me désignes du regard. Tu dis doucement : *j'ai grandi dans cette maison, c'est la maison de mes grands-parents*. Et dans ta voix, il y a quelque chose qui tremble sans se briser. Je n'entends pas toujours les mots exacts, mais je reconnais le ton. C'est celui de l'enfance qui refuse de s'effacer. Alors je me redresse un peu, malgré mes fissures. Car tant que tu prononces mon nom devant les autres, je continue d'exister.

Si les machines viennent, elles feront tomber mes murs. Mon toit s'effondrera. Le jasmin sera peut-être arraché. Mais ce que j'ai contenu circule déjà en vous. Dans votre manière de vous asseoir autour d'une table. Dans votre façon de parler des absents. Dans l'odeur d'un jasmin qui vous surprend un soir et vous ramène ici sans prévenir.

Je suis la maison bâtie par Massad Chidiac en 1920.

Je suis devenue le refuge de Farid et Roma.

Je suis la mémoire de Georges, Johnny et Jack.

Je suis le décor vivant de ton enfance.

Je suis vieille.

Je suis fissurée.

Je suis peut-être condamnée.

Mais j'ai traversé un siècle.

Et tant qu'il restera en vous un fragment de mes murs, je ne serai jamais réduite au silence.

**Léa Chidiac**

**Université Saint-Joseph de Beyrouth**